

bliant son enfant, elle s'élança vers sa demeure, emportée par une force irrésistible, le désir de défendre son mari ou de partager sa mort.

Elle allait, bondissant à travers les sentiers, meurtrissant ses pieds, déchirant ses vêtements aux ronces du chemin, coupant à travers champs où elle se heurtait, dans la nuit, contre les arbres et les haies, se roulant dans les fondrières, ardente, insensible, bravant tous les obstacles.

Tout à coup elle entendit des pas rapides et aperçut une ombre.

—Noël ! murmura-t-elle.

Et elle tomba exténuée, mourante.

Un homme la reçut dans ses bras.

C'était Noël Du Cantel, qui avait pu fuir et échapper à la rage des soldats de la gabelle.

Un quart d'heure après, tandis que les enfants dormaient, Marie-Jeanne et Noël, étaient enlacés dans les bras l'un de l'autre, dans ce refuge souterrain de l'ancien rendez-vous de chasse, éclairés par une lampe qu'ils avaient trouvée dans ces ruines jadis habitées. Ils se félicitaient d'avoir échappé à tant de dangers, heureux dans leur amour, malgré leur misère, malgré le sombre avenir qui s'ouvrait devant eux.

CHAPITRE XIV.

La faim fait sortir du bois.

Lorsque Marie-Jeanne avait conduit son mari à l'abri souterrain qu'elle avait découvert, elle s'était arrêtée à la première pièce, n'osant, dans la misère qui fondait tout à coup sur eux, lui faire l'aveu du surcroît de charge qu'elle s'était imposée, en recueillant le petit Pierre, le petit fils de la pauvre vieille femme pendue par les agents de la gabelle.

Qu'allait-ils devenir au milieu de la forêt qui leur offrait un asile, mais qui leur refusait toute substance ?

Trois bouches à nourrir, et pour toutes ressources le plus profond dénuement, car ils n'avaient pu rien emporter de leur demeure pillée et incendiée. Pourquoi s'était-elle chargée de ce quatrième affamé qui bientôt lui demanderait du pain ?

Qu'allait dire son mari de cette générosité imprudente qui, au milieu de leur détresse, augmenterait leurs besoins ?

Mais son hon Noël était pitoyable et humain, et sans doute il ne la gronderait pas trop de ce mouvement irrésistible de son cœur qui lui avait fait adopter le pauvre petit abandonné.

Mais elle voulut le préparer à l'aveu de ce qu'elle considérait comme une faute généreuse.

—Quels désastres ! quels malheurs ! mon pauvre Noël, fit-elle avec émotion. Heureusement nous voilà tous les trois sains et saufs ; il y a tant d'autres infortunés plus misérables que nous !

—Hélas ! combien souffrent la torture et la faim dans les prisons trop pleines ! Et ceux qui n'y meurent pas assez vite sont conduits par fournées au gibet.

—C'est horrible !

—Du courage ! ma chère Marie-Jeanne. De mauvais jours se lèvent pour nous ; ils s'agit de bien considérer notre situation en face et de prendre une résolution virile.

—Oh ! je sens qu'avec toi nous arriverons à adoucir nos peines et à limiter nos privations ; mais tous ces pauvres paysans qui meurent de faim dans les bois ; et ces petits enfants dont les parents sont en prisons ou pendus... Tu n'as rien vu en accourant ici ?

—Non... j'étais trop préoccupé de votre sort.

—Cette pauvre vieille Thibault qui vivait si misérablement dans sa cabane délabrée avec son petit gars...

—Eh bien ?...

—Ah ! c'est affreux.

—Serait-elle malade et privée de tous soins ?

—Oh ! elle n'a plus besoin de rien.

—Que veux-tu dire ?

—Tu as passé trop vite dans le sentier et il faisait noir, car tu aurais pu apercevoir son corps.

—Morte de faim et d'épuisement, sans doute.

—Non ; pendue ; les misérables gabelous l'ont branchée.

—C'est affreux en effet... Oh ! les infâmes !

—Et son pauvre petit Pierre...

—Le voilà seul, sans soutien.

—Ah ! si tu l'avais vu ! C'était à fendre l'âme. Il était là, quand j'ai passé fuyant avec notre Jeanne, étendu tout pleurant sous l'arbre d'où pendait sa vieille grand-mère. Dans mon trouble je ne l'avais pas reconnu. Il appelait de ses cris plaintifs la morte qui ne pouvait l'entendre.

“ Mon Dieu ! Dans quel temps vivons-nous pour qu'on fasse tant de malheurs et d'orphelins !

—Pauvre petit ! fit Noël Du Cantel qui sentait les larmes inonder ses yeux ! Seul, abandonné au milieu des champs, sans abri, sans pain, avoir l'horrible spectacle du cadavre de sa vieille grand-mère accrochée à un arbre, c'est horrible. Nous ne pouvons pas le laisser là-bas et j'y cours...

—Oh ! je sais bien que tu as un grand cœur ! s'écria Marie-Jeanne en sautant, toute ravie, au cou de son mari.

Et elle entra dans la seconde pièce de leur demeure souterraine.

Ici un tableau charmant s'offrit aux yeux des deux proscrits.

Les deux enfants, Jean et petit Pierre, dormaient d'un calme et pur sommeil. La tête de la petite fille reposait sur la poitrine du jeune enfant et y trouvait un doux et chaud oreiller.

—Allons ! dit joyeusement Du Cantel, nous n'avions qu'une fille, il nous arrive un garçon. C'est un bonheur dans notre détresse, et j'en bénis le ciel.

Marie-Jeanne regarda son bon Noël avec un sentiment d'orgueil et d'adoration.

Elle sentait qu'avec un tel homme, si généreux, si simple et si grand, elle vaincrait l'adversité.

Les enfants avaient mangé, mais Du Cantel mourait de faim.

Marie-Jeanne prit son panier et en tira quelques provisions qui furent étalées sur une pierre.